

Leur dessein était de s'arrêter en passant aux *Natches*; mais ayant aperçu les maisons françaises ou abattues ou brûlées, ils ne jugèrent pas à propos d'écouter les complimens des Sauvages, qui du bord du fleuve les invitaient à mettre pied à terre: ils gagnèrent au plus vite le large, et par-là ils évitèrent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces Nations sauvages, et qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle Orléans, et même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français à portée de recueillir les débris de la Colonie.

En passant devant les *Tonikas*, ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord; mais ils furent découverts, et une pirogue qu'on avait dépêchée pour les reconnaître, ne fut pas long-temps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvelèrent, et ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand ils s'aperçurent qu'on parlait fort bien français dans cette pirogue; alors ils revinrent de leur frayeur, et dans l'abattement où ils étaient, ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouvèrent la petite armée française qui se formait, des Officiers compatissans et tout-à-fait gracieux, un Chirurgien et des rafraichissemens: ils se refirent un peu après tant de dangers et de misères, et ils profitèrent dès le lendemain d'une pirogue qu'on équipait pour la *Nouvelle Orléans*.

Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Père, quel fut mon saisissement, quand je vis le Père